

universel de sympathique curiosité, parut sur la scène, salué par d'unanimes acclamations de bienvenue. Il exécuta, comme morceau d'entrée, une fantaisie de Léonard sur l'hymne autrichien de Haydn. Le jeune artiste canadien semble porter avec aisance le poids de sa grande réputation. Nous le dirons après les illustres maîtres qui l'ont jugé, M. Desève est doué des plus brillantes dispositions naturelles développées déjà par des études consciencieuses ; il a bien réellement le " feu sacré " ; on sent qu'il aime son art avec passion ; son âme vibre avec les cordes de son magique instrument ; son archet parle, soupire et chante tour à tour ; pas un sentiment qui ne soit exprimé avec une vérité saisissante, pas une nuance qui ne soit rendue avec une merveilleuse délicatesse d'expression. Le son tantôt lent et majestueux, tantôt vif et précipité, tantôt plaintif et mélancolique, tantôt joyeux et triomphant, tantôt unique, tantôt plein de savante harmonie, toujours pur, souple et admirablement cadencé, possède cette ampleur, cette précision, cette justesse qui délectent l'oreille, subjuguent le cœur et soulèvent l'enthousiasme.

Si la voix de la renommée ne nous avait pas fait connaître les éclatants succès remportés par M. Desève sur les premières scènes de l'Europe et du Canada, s'il s'était présenté à nous dépouillé de l'auréole glorieuse qui entoure son nom, nous n'en aurions pas moins compris, avec toute l'assistance, que nous avions devant nous un virtuose de grand mérite, nous ne l'aurions ni moins sincèrement admiré, ni moins chaleureusement applaudi. La voix divine de l'art a des accents que l'âme humaine perçoit et saisit sans effort ; tel auditoire, incapable de formuler en cette matière une appréciation compétente, plus inhabile encore peut-être à légitimer d'une manière technique ses impressions, peut cependant émettre un jugement que, plus d'une fois, le verdict sans appel des maîtres viendra confirmer et ratifier. Quant à M. Desève, encouragé par d'augustes patronages, félicité et honoré par tout ce que le monde musical compte d'illustrations, il ne sera pas insensible, nous l'espérons, à l'éloge que nous osons faire de son magnifique talent.

Après avoir payé un large tribut d'applaudissements à l'éminent artiste, les spectateurs eurent le plaisir d'assister à la représentation, par les élèves, d'une pièce intitulée *Un mensonge*. Ce drame est fort bien conçu : les caractères y sont dessinés d'une manière excellente, il offre des situations pleines d'intérêt et donne des leçons de morale élevées et touchantes. L'auteur nous transporte sous le beau ciel de l'Italie méridionale, à cette époque extraordinaire où Napoléon, à l'apogée de sa fortune, disposait des trônes de l'Europe en faveur de ses parents. L'antique couronne de Charles d'Anjou ornait alors le front de Murat, le soldat heureux dont la main, si puissante dans la mêlée des batailles, ne retenait qu'au prix d'incroyables efforts un sceptre toujours prêt à lui échapper.

Supportant avec peine une domination qui leur est odieuse, les Napolitains ourdissent sans cesse de nouveaux complots. La première scène nous montre une troupe nombreuse de conjurés qui, prêts à proférer un serment de mort contre les ennemis de la patrie, sont tout à coup arrêtés dans leurs sinistres projets par l'ap-

parition d'un religieux franciscain, ministre de paix dont les douces exhortations parviennent à apaiser le feu de la vengeance dans ces cœurs ulcérés.

Cependant, le jour même, un officier français est assassiné dans la forêt voisine, l'autorité militaire ouvre une enquête. Parmi les témoins qui comparaissent devant l'alcade du village de Carigliano, où se passe le premier acte, se trouve Antonio. Ce jeune paysan, pour cacher une première faute, avait eu recours à un mensonge qui devait entraîner les plus épouvantables conséquences. Pressé de questions et ne pouvant dépeindre un meurtrier qu'il n'a pas vu, il n'hésite pas à désigner comme auteur du crime un Napolitain auquel il a servi de guide. Or cet homme n'est autre que le comte Rinaldo, protecteur du jeune Antonio et providence de toute la contrée. Le comte s'était déguisé pour échapper aux poursuites des Français, car il était partisan déclaré de Ferdinand et sa tête venait d'être mise à prix. L'enfant ne l'avait pas reconnu. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre, le noble seigneur est condamné à être passé par les armes dans les vingt-quatre heures.

A ce moment apparaît Giovanni, l'aïeul d'Antonio ; il reconnaît, lui, le comte Rinaldo et découvre avec stupeur l'horrible vérité : c'est son petit-fils qui, par un témoignage sciemment faux, a attiré sur le bienfaiteur de sa famille une condamnation à mort. Dans l'égarément de sa douleur, le malheureux vieillard maudit cet enfant sur qui reposait toute sa tendresse ; mais celui-ci, terrifié à la vue des conséquences de son mensonge, prend une résolution héroïque : il jure d'arracher le comte au supplice. La Providence seconde ses efforts et, au milieu de mille dangers, il a le bonheur de guider le prisonnier jusqu'au rivage de la mer où l'attend une barque qui le conduit à bord d'un vaisseau anglais mouillé à peu de distance de la côte.

Telles sont les scènes impressionnantes qui passèrent successivement sous les yeux des spectateurs. Des décors entièrement neufs, peints pour la circonstance par M. Tancrede Dugas, élève de Rhétorique, relevaient beaucoup l'effet dramatique des diverses situations et contribuaient de la manière la plus heureuse à compléter l'illusion. Nous n'avons que des éloges à adresser aux acteurs qui ont paru dans cette pièce ; tous peuvent revendiquer une part du succès qui est leur œuvre commune ; mais, comme il est du devoir du narrateur de reproduire avec exactitude les impressions de l'auditoire, nous citerons avec plaisir les noms de MM. O. Lacasse, E. Foucher, P. Lamarche, G. Gagnon, O. Houle et R. Provost qui ont respectivement rempli les rôles de Giovanni, d'Antonio, de Rinaldo, du vieux sergent français, de l'alcade et du religieux franciscain.

Au deuxième entr'acte les élèves du Collège ont chanté avec un *brio* du meilleur ton le grand chœur " Dieu le veut " de l'opéra *Jeanne d'Arc* de Gounod. Au quatrième, l'exécution d'une rêverie de Vieuxtemps, suivie de deux thèmes de Paganini avec variations sur une seule corde, a valu à M. Desève un nouveau triomphe.

Vint ensuite la représentation du *Fils adoptif*. Cette pièce, dans laquelle le comique occupe une part prépondérante, fit avantageusement diversion aux scènes à la fois si graves et si pleines d'un triste intérêt qui